



LA VIE PARISIENNE

Parait tous les Samedis

PRIX DU NUMERO : FRANCE, 60 centimes ; — ETRANGER, 75 centimes

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8^e) ; Téléphone Outenberg 48-59

ABONNEMENTS

PARIS et DEPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;
TROIS Mois : 8 francs 50

ETRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 franc
TROIS Mois : 10 francs

Les Abonnements doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.

GOUTTES DES COLONIES DE CHANDRON

CONTRE —
MAUVAISES DIGESTIONS, MAUX D'ESTOMAC, Diarrhée, Dysenterie, Vomissements, Cholérite, PUISSANT ANTISEPTIQUE DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES. VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, Paris.

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD

Boîte 2/50 franco-Pharmacie, 12 Bd. Bonne-Nouvelle, Paris



Elle est rutilante de l'or de ses bronzes anciens, elle évoque des heures d'audacieuse bravoure la BOITE CROIX DE GUERRE garnie Chocolats fourrés que la MARQUISE DE SÉVIGNÉ, 11, boulevard de la Madeleine, PARIS, envoie à toutes adresses contre mandat de 10 Frs.

FONDÉ EN 1879

L'ARGUS DE LA PRESSE

Le plus ancien bureau de coupures de journaux

37, Rue Bergère, Paris
lit, dépouille par Jour

14.000 Journaux ou Revues du Monde entier

ABONNEMENTS

MAISONS CHOISIES

2 fr. la ligne (50 lettres, chiffres ou espaces).

RECHERCHES ET RENSEIGNEMENTS

POLICE PARISIENNE, 124, r. Rivoli, IMBERT Dir. Ex-insp. attaché au Cabinet du Préfet de Police. Recherches de t. natures. Rens. confid. Enquêtes sur t. sujets. Mariage (avant). Divorce. Constats. Successions. Vois. Surveillance, etc. Missions. Paris, France, Etranger. Discr. absolue.

POLICE PRIVEE, 37, boul. Malesherbes, Paris. 20^e année, recherches, enquêtes, surveillances, mariages, santé, antécédents, moralité, prodiges, etc., etc. DIVORCES. E. VILLIOD, Directeur, reçoit de 9 heures à midi et de 2 heures à 6 heures. Téléphone Central 85-81.

DIVERS

Mme VIC juge, conseille d'après écriture. Reçoit 2 à 8 h. et par corresp. 6, rue Boucher (face Samaritaine).

GABRIELLE, 5, avenue Mac-Mahon. spirite, guidera l'avenir, évitera décep. de la vie par ses conseils. 2 à 7 h.

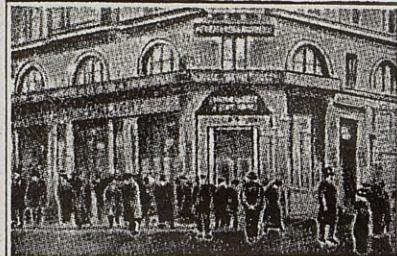
MYSTÈRES DE L'ÉCRITURE sur tapis astral, etc., dep. 2 fr. Tous les jours, dim. et fêtes, de 2 à 7 h. ou écrire. Mme IXE, 27, rue Vauquelin, Paris (5^e).

OCCASIONS

BIJOUX • PERLES • DIAMANTS

sont achetés aussi cher qu'avant la guerre chez PAREDES, 11, rue Caumartin. 1^{er} étage

ÉTÉ 1915
MAGASIN de CHOCOLATS et BONBONS PRÉVOST



CHOCOLAT à la TASSE PRÉVOST et CAFÉS
39, Boulevard Bonne-Nouvelle
Allées de Tourny, 4. à BORDEAUX

Pour le Voyage, FRUITS CONFITS de première marque

BIBLIO, r. Vivienne, 12, achète livres et gravures. Envoie franco sur demande son dernier Catalogue.

ARTISTIC PARFUM GODET

Pour les **PERMISSIONNAIRES**
La PHOTOGRAPHIE D'ART FÉMINA
90, Champs-Elysées fait des Cartes Postales gravure à 8 Frs la Douzaine

OMNIA-PATHÉ A côté des Variétés
5, Boulevard Montmartre, 5
LE PLUS BEAU CINÉMA DE PARIS
La Projection la plus parfaite
FAUTEUIL, 1 fr.; RÉSERVÉ, 2 fr.; LOGES, 3 fr. (esc. spécial)
Ouvert sans interruption de 2 h. à 11 h.

MARTINI
Vermouth de Turin
LE MEILLEUR

La Photographie Reutlinger
d'Art
21, boulevard Montmartre, Paris

Accorde 50 % sur son tarif pendant la guerre.

ESTAMPES

Catalogue spécial illustré d'Estampes galantes en couleurs de : RAPHAEL KIRCHNER, FABIANO, MANEL FELIU, LÉONNEC, WEGENER, NAM, LEO FONTAN, etc. Franco, 0 fr. 50.
Catalogue spécial illustré d'estampes sur la Guerre 1914-1915. Fco 0 fr. 50.
LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chaussée d'Antin, PARIS

"LES PÉCHÉS CAPITAUX"
Pochette de 7 cartes postales en couleurs, d'un art exquis, par RAPHAEL KIRCHNER.
Franco par poste, 1 fr. 50 ; Etranger, 2 fr.

"DE PARIS A CYTHÈRE"
2^e série de 7 cartes postales de Raphaël KIRCHNER.
Franco par poste, 1 fr. 50 ; Etranger, 2 fr.
Les 2 séries, franco, 3 fr. ; Etranger, 3 fr. 50.

"L'HEURE DU PÉCHÉ"
Roman parisien, d'Antonin RESCHAL.
Enorme succès. 27^e mille. Franco : 3 fr. 50.
68, Chaussée d'Antin, PARIS

BIJOUX Plus haut Cours COMMISSION
COMPTOIR ARGENTIN, 25, rue Caumartin, Paris

ACHAT Le COURRIER de la PRESSE
21, Boulevard Montmartre, 21 — PARIS (2^e)

ON DIT... ON DIT...



Achetez le programme!

La saison théâtrale 1915-1916 s'annonce mieux qu'on n'aurait osé l'espérer et, comme les tournées à l'étranger ou en province sont, dans les circonstances actuelles, fort difficiles à organiser, nous applaudirons, cet hiver, à Paris une foule d'étoiles de différentes grandeurs : Mme Caroline Otero interprétera à l'*Empire (Etoile-Palace)* une pièce de MM. Michel Carré et André Barde ; Mme Regina Badet paraîtra au *Concert Mayol* dans un sketch de Charles Quinel ; Mme Marthe Chenal incarnera l'héroïne de Massenet dans une reprise de *Sapho*, à l'*Opéra-Comique* ; Mme M. rthe R. gnier débuttera prochainement au *Théâtre Antoine* dans une revue de Rip. Enfin on annonce à mots couverts que Mme Gaby Deslys, *elle-même*, serait du spectacle de réouverture des *Variétés*.

Evidemment pour que des pièces aient du succès il faut de brillantes actrices ; mais il faut aussi du public !...



L'antisepsie des âmes.

La scène se passe dans un hôpital auxiliaire de province, à Mâcon, pour ne vous rien cacher.

Une dame de la Croix-Rouge vient de s'éloigner du lit d'un blessé, un glorieux Marocain qui, dès que la dame a disparu, s'abandonne à un accès de fou rire. Le major, qui passait par là, s'approche du blessé et s'enquiert des causes de son hilarité.

— Voilà trois fois, explique le brave moricaud, voilà trois fois que je suis soigné dans des hôpitaux différents et trois fois que « li bonne dame Croix-Rouge mi fait baptiser ».

On frémît en pensant ce qui serait arrivé si le Marocain était tombé sur des infirmières de confessions différentes !



Le bâtonnier sera à la noce.

On se marie beaucoup depuis le début de la guerre, l'on a bien raison. Nos avocats suivent le mouvement.

Mme H. nri-R. bert racontait l'autre jour sur un de ses jeunes confrères, dont la timidité est célèbre, l'anecdote suivante :

L'avocat s'en vint, il y a six semaines environ, lui demander de vouloir bien être témoin de son mariage. Le maître aurait bien voulu esquiver cette petite corvée en déclarant qu'il était pris par des occupations fort importantes précisément le jour de la cérémonie ; mais, ayant interrogé le jeune porte-robe :

— Quand vous mariez-vous, mon cher ami ?

Il s'entendit répondre par le jeune homme tout ému :

— Quand vous voudrez, maître, quand vous voudrez !

Mme H. nri-R. bert rit si fort de cette réponse qu'il fut désarmé et qu'il promit à l'avocat d'être son témoin.



Petites annonces.

L'avis ci-dessous est apposé dans le...buen-retiro de la gare de Saint-Germain-les-Fossés :

« A raison de l'état de guerre, les prix seront majorés de 0 fr. 05 destinés aux œuvres de secours aux blessés. »

On lit dans *La République radicale* paraissant à Béziers : « Nous avons le droit d'être fiers. Notre rédaction comprenait huit personnes. Notre directeur ainsi que notre gérant sont blessés et cités à l'ordre du jour ; notre metteur en page est prisonnier ainsi que M. Mestre, rédacteur viticole. M. Coulazou à la médaille militaire. MM. Marius Galtier, Roumaux, Albouix, Curestet et Drouilon, sont en bonne santé. »

Toutes nos félicitations à notre glorieux confrère ! Voilà un heureux journal : sa rédaction comprenait avant la guerre huit rédacteurs ; depuis, elle en possède dix !...

Un de nos lecteurs nous signale de petites affiches multicolores apposées à tous les coins de Lyon et qui font bien rire les passants. Ces affiches sont ainsi libellées :

« On demande pour figurer dans grosse maison de films un homme ressemblant le plus parfaitement possible à Guillaume II : aucun risque à courir ; bien payé. »

L'héroïsme bureaucratique.

Tout le monde connaît l'histoire de ce vieux roi d'Espagne, à demi paralysé, qui faillit être brûlé vif, victime du protocole, parce que son fauteuil placé trop près d'une cheminée commença de prendre feu et que personne n'osa le secourir en l'absence du premier chambellan, seul en droit de toucher la personne sacrée du souverain...

Cette anecdote a toujours été citée comme un exemple des absurdités de l'étiquette dans des temps à jamais révolus. Eh ! bien notre protocole administratif ne le cède en rien à celui de l'ancienne monarchie des Bourbons : la préfecture d'un de nos départements de l'Est a failli être inondée tout comme le vieux roi d'Espagne manqua d'être brûlé !

Cette préfecture possède à l'usage exclusif de ses hauts fonctionnaires un lavabo fort bien aménagé. Or, l'autre jour, un tuyau creva et la pièce fut submergée. L'architecte, mandé en toute hâte, déclara qu'il fallait attendre pour effectuer la réparation l'avis du Conseil Général, lequel ne doit se réunir... qu'à la fin d'avril 1916. Et le flot montait toujours, silencieusement, inexorablement... Ce que voyant, un bon rond de cuir, au lieu d'aller chercher une éponge et un seau, prit... une clé et emprisonna l'inondation. Mais l'eau sournoisement passa sous la porte, envahit le corridor, menaça l'escalier.

— Il faut pourtant réparer le mal, dit-on à l'employé : un peu de mastic y suffirait.

— Je le sais, répondit le digne fonctionnaire, mais je ne peux rien faire sans un ordre écrit du préfet...

Le préfet donna l'ordre écrit, et il était temps ! S'il avait été absent tous ses subordonnés se seraient laissés noyer, héroïquement, immobiles sur leurs ronds de cuir.



Un trésor national.

Le garde-meubles possède un local qui porte le n° 427... Vous vous imaginez sans doute que ce local renferme des meubles historiques, des tapisseries rares ? Non. Le local n° 427 contient une série de superbes vases de nuit (sauf votre respect !) en porcelaine de Sèvres, réservés par le protocole aux souverains de passage à Paris.

Voilà un an, au moment de la bataille de la Marne, de peur que cette magnifique collection de bibelots... lacrymatoires ne fût détruite, on la transporta dans le Midi, avec nos plus précieuses richesses nationales.



Entre deux trains.

Nous attendions un train, l'autre jour, sur le quai de la gare de Pontarlier. A quelques pas de nous, un poilu, en permission, racontait ses campagnes à quelques camarades et, avec orgueil, il leur faisait admirer un bracelet-montre que le généralissime lui a donné en lui remettant la médaille militaire.

— J'y tiens par-dessus tout... C'est ce que j'ai de plus précieux au monde.

— Et ta femme ? demanda quelqu'un.

— Oh ! ma bourgeoise n'est pas jalouse. Elle comprend que ça passe avant elle.



Le chien municipal.

Le maire d'une commune de la Haute-Saône partit le second jour de la mobilisation : il fut glorieusement tué au lendemain de Charleroi.

Par son testament, il a laissé son chien à la commune ; une rente spéciale est affectée à son entretien.

Le Conseil municipal, il y a quelques semaines, s'est donc réuni en comité secret et a décidé que le garde-champêtre serait chargé de l'entretien du toutou et tiendrait les habitants au courant de son état de santé. Aussi, chaque soir, sur le coup de cinq heures, le fonctionnaire municipal appelle à coup de clairon les habitants et après avoir lu le « communiqué » déclare que « le chien de M. le Maire est en bon état de santé ».





LE TOUR DU MONDE EN 80 MINUTES !

Messieurs les Voyageurs pour Venise, Bougival, Chicago, Honolulu, Landerneau, l'Orient des Mille et une Nuits, les Forêts vierges de l'Afrique Centrale... en voiture!

Pour visiter tous ces pays sans fatigue, vous n'avez qu'à feuilleter

LES " VOYAGES OÙ IL VOUS PLAIRA "

LE PLUS BEL ALBUM édité par *La Vie Parisienne*

132 pages étourdissantes de fantaisie, illustrées de 300 dessins, sous couverture cartonnée

J.C. Avelot

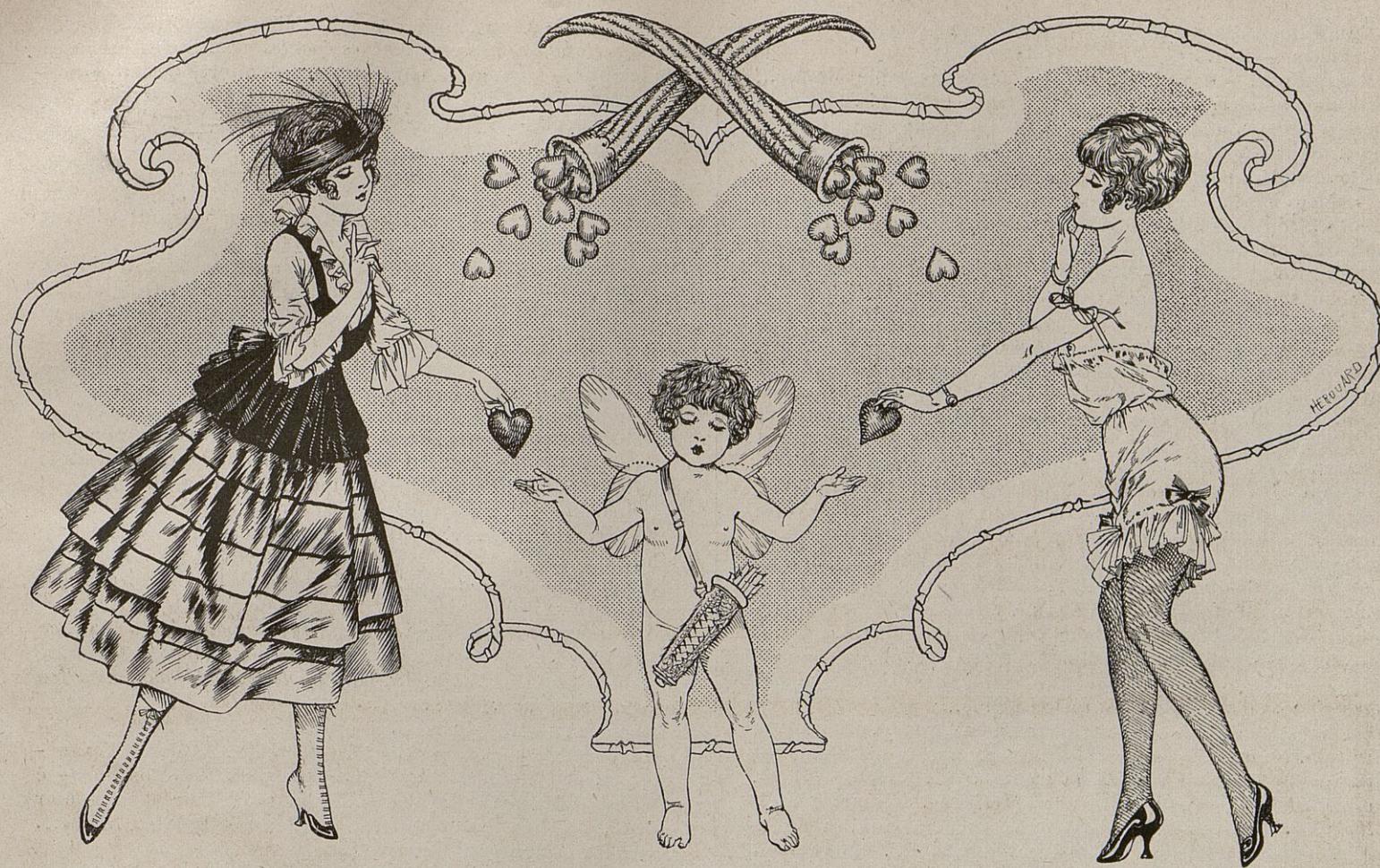
Voyages où il vous plaira!

Éditions
de "LA VIE PARISIENNE"
29, Rue Tronchet, PARIS

PRIX DE L'ALBUM : 2 fr. 50

Ce magnifique Album est en vente chez tous les Libraires et dans les Bibliothèques des gares
au prix de **2 fr. 50**

Il sera envoyé *franco* par la poste, très soigneusement emballé dans un emboîtement spécial en carton,
à toute personne qui en adressera à M. le Directeur de *La Vie Parisienne*, 29, rue Tronchet, la demande accompagnée de
3 fr. (pour la France) ou **3 fr. 50** (pour l'Etranger).



CLASSE 18

Au fond du parc charmant et sans prétention d'une vieille maison provinciale. Le bel été finissant lustre et empourpre les feuilles, les herbes, les fleurs... GEORGES (17 ans) chérubin très moderne — peut-être trop — élégant et solide, vient de rejoindre sous une lointaine charmille MARIE-ROSE (22 ans), qui est sa voisine de campagne et qui est son amie d'enfance.

MARIE-ROSE. — Vous avez quitté le tennis?

GEORGES. — Il faisait trop chaud; et Antoinette m'assomme... MARIE-ROSE. — Vous êtes d'une insolence avec ma cousine!... GEORGES. — En vérité?

MARIE-ROSE. — Dame! Vous ne lui faites pas la cour... Vous ne l'embrassez jamais dans les coins, pas même devant tout le monde!... Votre attitude ne peut être prise par elle que comme un manque d'égards.

GEORGES. — C'est elle qui vous a chargé de me le dire?

MARIE-ROSE. — Enfant! Les hommes sont rares par le temps qui court... Et pourquoi eût-elle fait embusquer à Perpignan son sans-travail de mari si ce n'était pour venir ici vous retrouver?... Elle aura pensé à vous, par hasard; elle se sera dit : « Au fait... oui... gentil, ce petit!... Un petit qui est déjà bien grand pour son âge!... » Et alors...

GEORGES, très sec, en se levant. — Au revoir. Merci!

MARIE-ROSE, bondissant à sa poursuite. — Quelle gosse! Quel vilain gosse... capricieux, rageur, tête, orgueilleux... et dangereux. Oui... Car, avant de vous rendre votre liberté, je veux au moins vous faire la leçon... Asseyez-vous!... Pourquoi être venu me rejoindre sur ce banc et repartir immédiatement? Dans la seule intention de me faire « attraper », n'est-ce pas?... Haussé donc les épaules!... Antoinette vous aura pisté, tandis que vous veniez ici comme par hasard, et elle cafardera... et maman doit être déjà en train de faire mousser le savon qu'elle me destine...

GEORGES. — Votre mère?... Allons donc! Elle dira : « Un gamin! » Et elle rira (*presque tragique* :) et vous rirez aussi... Comme si ce n'était pas arrivé d'autres fois en pareille circonstance!

MARIE-ROSE. — L'année dernière.

GEORGES, amer. — Raison de plus. Mais, néanmoins, puisque ma présence vous paraît compromettante...

MARIE-ROSE, coquette. — Ai-je dit cela?

GEORGES. — Je vous vois venir : comme ça manque un peu de distractions, ces temps-ci, à la campagne, amusez-vous une fois de plus à me faire marcher! Ce serait stupide si ce n'était odieux, cruel... (*Un temps. Il se rassied près de Marie-Rose.*) Mon amie... — permettez-moi de vous donner encore une fois ce nom... — ma GRANDE amie...

MARIE-ROSE, *les yeux mi-clos, sans le regarder.* — Oui... oui, vous saurez très bien parler aux femmes...

GEORGES, *sursautant.* — Je saurai... Ah! comment ne comprenez-vous pas tout ce qu'il y a d'épouvantable dans ce futur?.. *Je saurai!* mais la seule à qui j'aurais voulu bien parler, comme vous dites, la seule que j'aurais voulu toucher, attendrir, ne sera plus là!.. Pour vous, je n'aurai jamais été que le malheureux potache, l'enfant de la guerre, venu trop tôt... ou trop tard!.. On en rit, on s'attendrit même un peu sur lui, — ce qui me paraît le comble de l'horrible, quand j'y pense!... Encore, si je me sentais sincèrement plaint ce serait toujours ça de pris comme consolation... Réfléchissez : il y a dix-huit mois, avant la guerre, ma taille aurait pu suffire à faire oublier que je n'étais pas un gosse, un civil ne se remarquait pas... tandis que maintenant!... Marie-Rose, c'est la dernière fois que je vous parle ainsi... Laissez-moi débarrasser mon cœur de tout ce qu'il supporte de navrant et de doux... Je veux qu'au moins vous éprouviez pour moi un peu de pitié... Songez que vous illuminiez toutes mes pensées encore puériles d'adolescent, que je ne me suis jamais endormi qu'en fermant les yeux sur votre image... Et, réveillé, que de fois je les ai aussitôt refermés, mes yeux, pour essayer de retrouver mon rêve... Évidemment, c'est très coco... très romance, ce que je vous raconte là; mais, à présent, j'ai beau essayer de me moquer de moi, cela n'aboutit qu'à me faire souffrir davantage...

MARIE-ROSE, émue et flattée. — Vrai, vous en êtes là ?
GEORGES. — Oui.

MARIE-ROSE. — Je vous assure... je n'aurais pu supposer que...
GEORGES, l'interrompant. — ... Et rien à espérer ! Tout cela parce que j'ai commis le crime de naître presque cinq ans après vous... Sans quoi, en ce moment, je serais votre fiancé, je me battrais vaillamment, j'aurais votre photographie sur mon cœur, je ciselerais pour vous, dans la tranchée, d'inoubliables bagues... Si j'étais blessé, vous accourriez à mon chevet ; et si je tombais glorieusement...

MARIE-ROSE, affolée. — Ne parlez pas de cela !
GEORGES, comme accablé. — Oui, vous avez raison : cela, c'est le rêve... Et, la réalité, c'est que je ne suis qu'un gosse, un sale gosse... amusant et ridicule... tandis que vous, vous êtes non seulement une jeune fille bonne à marier, mais une jeune fille qui va se marier prochainement... oui, et avec un Robert Larmiolle !... Un imbécile qui n'a que le mérite d'avoir dix ans de plus que moi !...

MARIE-ROSE. — Oh ! je vous en prie...

GEORGES. — Un imbécile... et pis encore !... Ah ! vraiment, c'est bien à vous de traiter d'embusqué l'antique mari de votre cousine !... Mais regardez donc la poutre dans votre œil, ou du moins dans celui de votre Larmiolle !... C'est tout de même un peu fort de blaguer les R. A. T. de Perpignan quand on a promis sa main et le reste à un superbe officier d'administration, mobilisé dans je ne sais quel Quimper-Corentin !...

MARIE-ROSE. — Allons, du calme !... Puisque nous en sommes là, je puis bien vous avouer que ce ne sera jamais qu'un mariage de... d'affection... de raison même...

GEORGES, soupirant. — C'est évidemment très gentil de me dire cela. N'empêche que vous ne serez jamais ma femme et que, quelle que soit ma vie, je traînerai toujours un regret, une sourde et lancinante blessure (*désignant son cœur*) là !... (*Marie-Rose baisse la tête.*) Oh ! je n'en mourrai pas : ça ne se fait plus pour de telles raisons, ces temps-ci !... Mais reconnaissiez que ma destinée est bêtement, stupidement injuste... (*Un silence.*) Perdue pour moi... Vous êtes perdue pour moi !... Allons, adieu...

MARIE-ROSE. — Voyons, restez tranquille !... Perdue pour vous ?... Je ne vois pas...

GEORGES. — Si ! Si ! Epousez votre embusqué... Vous ne dites rien !... Vous reconnaissiez vous-même qu'il n'y a rien à faire ?... J'accorde que vous avez bien voulu, à l'instant, m'adresser quelques mots affectueux... Bah ! ces mots sont pour moi comme les remèdes destinés à adoucir les cas incurables...

MARIE-ROSE. — N'exagérez pas, Georges. Vous serez mon meilleur ami, nous nous verrons souvent... plus souvent encore que par le passé...

GEORGES. — Très peu pour moi des mœurs de l'avant guerre ! Non... ne comptez pas que je vienne souvent raviver ma souffrance auprès de vous... de vous mariée à un autre...

MARIE-ROSE. — Et si je m'ennuie sans vous, alors, moi ?... Et si je vais vous chercher moi, alors ?... (*Lui jetant les bras autour de son cou.*) Et vous chercher ainsi... par la main, si j'ose dire...

Point d'orgue. Baiser.

GEORGES. — Ma chérie !... (*Elle s'écarte, effarouchée.*) Oh ! un autre... mais pas comme ça, un meilleur !...

MARIE-ROSE, défaillante. — Assez !... Je vous en supplie, laissez-moi, j'ai très peur... Songez que dans deux mois Robert aura sûrement une crise... aux premiers froids... que nous nous marierons, lui et moi, dès qu'on l'aura rayé des cadres... Tenez ! (*Nouveau baiser qu'elle offre, cette fois.*) C'est un engagement, hein, cela ?...

Et elle fuit, peu après.

Minuit. Par la porte d'une chambre située au rez-de-chaussée de la maison, Georges vient de s'insinuer subrepticement, non sans avoir auparavant inspecté les alentours et attendu qu'un nuage masquât la lune.

ANTOINETTE. — C'est toi ?... Comme tu arrives tard ! Approche-toi... montre tes yeux... Oh ! méchant !

GEORGES, tenant de couper court aux reproches par un baiser. — Méchant, moi ?

ANTOINETTE. — Non ! Laisse-moi tranquille... Je ne veux pas !

GEORGES. — Allons, bon !... Au fait, c'était à prévoir... Jalouse ? (*Antoinette hausse nerveusement les épaules.*) Enfin, c'est insensé ! Tu m'obliges à jouer une comédie ridicule auprès de cette infirme Marie-Rose...

ANTOINETTE. — Plains-la, je te le conseille !...

GEORGES. — ... Et ça me retombe sur le nez...

ANTOINETTE. — Et même un peu plus bas... en pluie de baisers !...

GEORGES, agacé. — Zut ! M'avais-tu dit, oui ou non : « Il faut lui faire croire que c'est pour elle que tu en pinces... »

ANTOINETTE. — Sans cela, c'est elle qui nous aurait pincés, ou fait pincer !... Elle est folle de toi... Si ! Si ! Ce sont des choses qui n'échappent pas à une amante... Oh ! ne te rengorge pas : il n'y a pas lieu d'en être bien bien fier !... Flirteuse comme une chatte maigre et maigre comme un chat écorché... et mauvaise, avec ça... La langue aussi pointue que les épaules !... Elle nous espionnait, ça me gelait... Dame ! Avec ça qu'elle se serait gênée pour envoyer quelques bonnes lettres anonymes à mon pauvre époux, qui est si heureux et si tranquille dans le Midi !... Il fallait détourner ses soupçons, à toutes forces...

GEORGES. — Eh bien, voilà qui est fait !

ANTOINETTE, rageuse. — Il y a la manière. Tu es allé trop loin.

GEORGES. — Je suis... Oh ! s'il est possible !... Qu'est-ce qui a pu te faire croire cela ?

ANTOINETTE. — Je suis si bête !... Il n'y avait qu'à la voir, ce soir, à table !... Elle rayonnait, elle triomphait : elle a été presque aimable avec moi... Ainsi... (*Un silence. Après quoi, d'un ton presque implorant :*) Dis... tu l'as embrassée ?

GEORGES. — Moi ? Penses-tu ?

ANTOINETTE. — Allons donc ! Tu mens !... A table, je l'examinais ; et, par moment, elle fermait les yeux... et alors, malgré elle, elle allongeait les lèvres... Elle avait l'air d'en goûter encore, ou d'en redemander... Je l'aurais tuée !... Avoue... Georges ?... Mon petit Georges ?...

GEORGES, fat. — Peuh ! Il fallait bien... Nous avions besoin de ça pour la convaincre... T'affole pas : un pauvre petit baiser, un baiser de rien du tout, un baiser pour jeunes filles...

ANTOINETTE, furieuse. — Laisse-moi rire ! Les baisers pour jeunes filles, ce sont ceux que vous soignez le mieux, vous autres, croyant n'avoir rien de plus à espérer d'elles...

GEORGES. — Tu dis ? Essaye un peu voir... et prends celui-ci, de baiser !...

...Il faut croire que le baiser en question était de ceux qui coupent court à une oiseuse querelle d'amoureux... car, plus tard, et tandis que la menace de l'aube dispense aux amants une heureuse et lasse inquiétude :

ANTOINETTE, tout près de s'endormir et déjà comme du fond d'un révé. — Je t'aime, Geo... Je t'aime... (*Sursautant.*) Dis-moi, mon cheri : tu me jures que tu ne mettras jamais les pieds chez cette horreur de Marie-Rose, quand elle sera mariée ?

GEORGES. — Mais oui, parbleu... je te le jure !

ANTOINETTE. — Merci, mon amour. Viens m'embrasser encore !

Après quoi, tout en se rendormant, rassurée :

C'est bon... si bon !... Surtout, ne traitez pas mon pauvre mari d'embusqué... Il fait son devoir : tandis que l'autre... Je t'aime... C'est bon... meilleur que jamais, ce soir...

GEORGES, convaincu. — Ça oui !...

Il considère un instant Antoinette endormie, avec une sorte de supériorité tendre, — avant d'enjamber la barre d'appui d'une fenêtre. Et alors, à part, et avec d'autant plus de conviction :

Ce que ça peut être ingrat et rosse, une femme aussi amoureuse qu'Antoinette ! Pauv' petite Marie-Rose !... Bien sûr que si elle m'aime encore, quand elle aura épousé son officier d'administration, je saurai, moi, la remercier de la façon dont on m'a aimé ce soir... à cause d'elle...

CHARLES DERENNES.



PEINTURE DE GUERRE

A quoi bon cette peinture,
Tout cet arsenal de flacons,
Ces fards, ces pinceaux, ces mixtures?
A quoi bon?

La beauté doit être discrète :
Quand tous les hommes sont au front,
Charmer, séduire, être coquette,
A quoi bon?



EN CONTREBANDE

(NOTES D'UN VOYAGE AU FRONT)



Je suis arrivée ce matin à P., en Picardie. L'officier de service, à la gare, m'a permis de passer... C'est bizarre : je devrais être heureuse et j'ai peur ! Sur le point d'accomplir mon projet je m'épouvanterai du stratagème qui doit en assurer le succès, et je me promène dans la petite ville sans oser rien tenter. Je suis ridicule. Le bonheur de revoir mon

Georges vaut pourtant que je montre quelque courage. Depuis sa récente permission je suis folle de lui... Et puis Suzon, mon amie, malgré son désir de retrouver son mari, n'a pas osé !

Pourrais-je, comme elle, m'accommorder lâchement d'un échec ? Je m'agite en débats de conscience. La femme d'un poilu ne doit pas reculer. Allons ! Suzon en ragera...

Hélas ! j'avais bien raison d'avoir peur tout à l'heure. Suzon m'avait dit :

— A P., il y a le père Camus, marchand de légumes, qui possède un laissez-passer permanent pour lui et pour sa femme afin d'aller près du front vendre des primeurs aux soldats. Le père Camus connaît ses intérêts. Objet de nombreuses demandes de la part de quelques demi-mondaines aussi aventureuses que charitables, venues à P. prodiguer à nos braves les élans de leur personnelle sympathie et les douceurs plus générales de l'amour, il a jugé profitable de remplacer chaque jour sa « bourgeoisie » par une de ses belles supplantes. On retient son tour et ainsi chacun y trouve son compte...

Je suis donc allée voir le bonhomme. Oh ! ça n'a pas été long ! Le père Camus n'est pas bavard :

— Je vois où ça vous tient, ma petite dame... Demain c'est le tour de M^{me} Annette. Voyez-la. Si elle veut bien vous céder sa place, je vous emmènerai volontiers.

Quelle démarche ! Comment vais-je être reçue ? Je suis dans mes petits souliers... Mais j'en ai trop fait maintenant pour m'arrêter en chemin. Ah ! où l'amour de son mari peut-il vous conduire ?...

Je suis aux anges. Tout s'est passé à merveille. M^{me} Annette est ravissante et de l'abord le plus sympathique. Ensuite elle a un tact parfait... Je redoutais l'oxygénée frelatée que nous nous représentions toutes quand nous disons : « ces femmes ». De fait, M^{me} Annette a dix huit ans, un teint éclatant et elle montre dans

un visage souriant des yeux timides où l'on croit la voir tout entière. Seule la bouche un peu molle et d'un carmin accentué pimente de quelque perversité sa candeur... Comme j'exposais péniblement le but de ma visite, elle m'interrompit et d'une voix étrangement douce :

— Vous désirez voir votre ami ? fit-elle. A cette question je me suis découvert une pudeur ignorée. J'ai craint de la choquer en avouant : « mon mari » et j'ai répondu, paupières baissées :

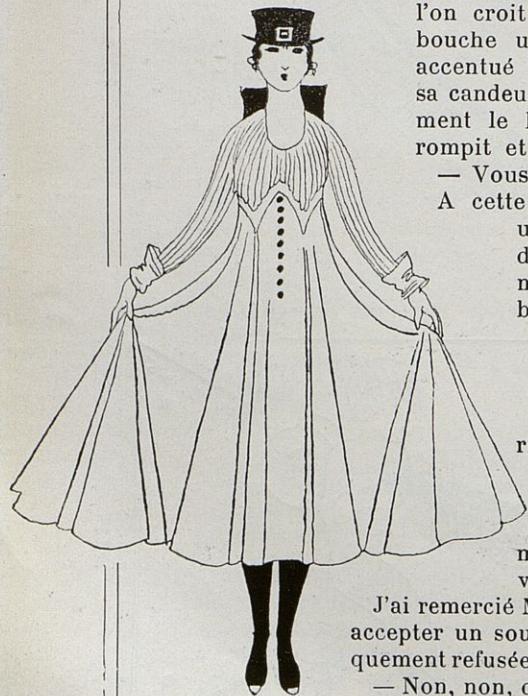
— Oui, mademoiselle.
— N'est-ce que cela ?
— C'est beaucoup.

Elle m'a approuvée d'un sourire. Puis :

— Ce sont de petits services qu'entre femmes on doit se rendre. Prenez ma place, chère madame, et que cette journée vous apporte toutes les joies !

J'ai remercié M^{me} Annette et j'ai voulu lui faire accepter un souvenir. Mais elle s'y est énergiquement refusée :

— Non, non, dit-elle. D'ailleurs je ne vous fais



SOUVENIRS DE VACANCES
ou comment une Parisienne ayant voulu s'improviser fermière...



UN APPRENTISSAGE AGRICOLE

...apprit à ses dépens que "les mois de campagne comptent double"

pas un cadeau, car si vous croyez qu'ici je manque d'ouvrage!...

Quelle horreur! Cependant elle avait, ce disant, des yeux où je ne voyais que des naïvetés d'enfant... C'est pour des yeux comme ceux-là que nos sacrifiants de maris nous en font voir!

Me voici « parée », comme disent les matelots. J'ai télégraphié à Georges de se trouver tout à l'heure à l'arrivée du père Camus. J'ai pris place dans la carriole du bonhomme et le trot inégal d'un cheval étique nous conduit sur la route défoncée. Je m'applique à goûter mon attente. Je fixe cet instant dont mon souvenir fera plus tard une minute heureuse. De chaque côté du chemin ce sont des champs, les taches des terres cultivées sous la lumière légère, des lointains baignés et sur toute chose une douceur inattendue dans le bruit maintenant si proche du canon... Brusquement, le père Camus me dit :

— Vous pourrez descendre à l'auberge du Lion d'Or. L'hôtesse a l'habitude.

L'habitude! Ce conseil dénué d'artifice me ramène à la réalité. Un scrupule me vient. Me suis-je assez maquillée pour jouer mon rôle avec vraisemblance? Un miroir de poche me rassure. En me voyant je songe à ces artistes qui, dans leurs œuvres, non contents de mettre de la couleur locale en « rajoutent ». De vrai, je suis outrageusement fardée. Le carmin de mes joues, mes paupières que le khôl alourdit, mes lèvres d'un rouge sang me composent un visage que je ne reconnaîs plus. Quels yeux! J'en rougis... Georges m'appellera: « petite vadrouille! » bien sûr!... Je m'amuse follement... Le père Camus qui m'examine du coin de l'œil sourit:

— Vous paraissiez gaie, la petite dame!

Sa familiarité m'écoûre, encore que j'estime prudent de n'en rien laisser paraître. Si je suis gaie! On le serait à moins, ce me semble... Des soldats nous croisent sur la route. J'écoute vaillamment des gaillardises où la pudeur est vigoureusement bousculée. C'est un apprentissage... Soudain une crainte m'assaille:

— Pourvu que Georges soit là! Fardée comme je le suis, comment me défendrais-je contre ces poilus?...

On ne raconte pas son bonheur. Georges m'attendait. Un bond et je me trouvai dans ses bras. Il paraissait stupéfait. Evidemment mon aspect inaccoutumé le troubloit.

— Comment, toi, toi? faisait-il, et en même temps il me regardait avec des yeux si drôles, à la fois scandalisés et ravis, que j'éclatai de rire.

— Gentille la mère Camus, pas?

— Me diras-tu comment...

— Chut! Tout à l'heure.

Cependant les poilus arrivaient et déjà certaines réflexions d'une robuste franchise me faisaient rougir. L'un dit tranquillement :

— Tiens! une nouvelle.

Un autre ajouta :

— Une poule que je voudrais bien avoir dans ma volière.

Je jugeai opportun de ne pas en entendre davantage et comme un conseil après tout n'est jamais perdu, j'entrai Georges avec moi au Lion d'Or...

Maintenant, côté à côté avec le père Camus, je m'en reviens à P. Du même trot, le même cheval nous ramène. Mais tout ce qui autour de moi me souriait ce matin, me paraît



LES SPORTS D'ÉTÉ : L'ALPINISME



F. Fabiano 15.

triste, triste affreusement. Le père Camus, égrillard, a bien insinué :

— Eh bien ? Et les primeurs ?...

Mais je l'ai remis à sa place et il n'a pas insisté... C'est fini. Voilà. Déjà... Je pleurerai si au fond de moi je ne sais quelle idée imprécise ne veillait. Au fait, qu'est-ce que j'espére ?... Serait-ce ?... Non. Ce n'est pas raisonnable... Qui sait ?... Je peux bien essayer après tout... Oui, mais comment faire ? Moi qui viens de rabrouer le bonhomme !... Je m'agite sur mon banc, soupire, avance un coude. Rien n'y fait. Le vieux madré reste impassible. Enfin, je me décide :

— Père Camus ?

— Quoi ma petite dame ?

Je me sens rougir jusqu'à la racine des cheveux.

— Dites-moi... J'ai bien envie... Ne pourrais-je pas ?...

Je barbote. Alors, d'un trait :

— A qui faut-il que je demande la place pour demain ?

LOUIS LÉON-MARTIN.



LES CARACTÈRES FRANÇAIS ou LES MŒURS DE CETTE GUERRE

IV. — Des Femmes (Suite).

« DAGMAR... En écrivant son nom, je m'avise qu'elle n'est point née française, et l'on se proposait de ne crayonner en cet ouvrage que des caractères français; mais lorsque tant d'hommes et de femmes ont obtenu chez nous par surprise et pour en abuser le droit de cité qu'ils ne méritaient point, en devons-nous exclure celle qui l'a mérité deux fois, par le cœur et par les œuvres ? Outre que DAGMAR a vu le jour dans cette patrie doulouse, qui se plaint jadis que la France fut trop loin, et ne tardera sans doute pas de connaître que la France est proche

Elle est ravissante. Point belle, si la beauté consiste à une certaine régularité des traits. Mais si la beauté est une promesse de bonheur ? Elle a une figure qu'on n'oublie pas ni qu'on ne se lasse pas de revoir. Présente, absente, elle charme. Elle tient peu de place et laisse un grand vide : c'est qu'elle ne ressemble qu'à soi, nulle autre femme ne la supplée. Elle est dorée comme un fruit mûri à l'air et au soleil. Ses regards sérieux, splendides, font une opposition singulière avec la malice de sa physionomie. Elle a de l'esprit sans dire mot, et rien que par le genre de sa personne, elle amuse autant qu'elle plaît.

A l'abord elle déconcerte, elle intimide les plus hardis; c'est qu'elle-même est timide, et, pour ce motif, gentiment effrontée.

Elle est franche, aime de dire aux gens leurs vérités, et de les dire rudement; mais elle n'a point de cruauté, et si elle faisait plus que piquer, elle pleurerait. Elle ne ment ni ne dissimule, mais elle garde jalousement le secret de sa sensibilité. Elle est farouche, douce, âpre. Sa grâce suprême est qu'elle n'a rien sacrifié de sa sauvagerie.

Si la guerre n'eût trahi DAGMAR, nous ne l'aurions jamais devinée. Elle ne nous paraissait point frivole, mais nonchalante; elle avait la démarche balancée d'une créole; elle semblait exilée des îles plutôt que des plaines glacées de la Pologne; nous l'appelions l'oiseau-mouche. Elle se souciait peu de sa maison, dont elle abandonnait le gouvernement à une camé-

riste; elle n'avait à aucun degré le génie allemand de l'organisation. Elle était si naturellement riche qu'on pouvait craindre qu'elle ne conçut pas la pauvreté, et que la bonté dont l'a douée le ciel ne demeurât inutile, faute de pouvoir atteindre ou même de soupçonner son objet. Mais ce qu'elle ignorait lui a été révélé parmi le tonnerre et les éclairs, et il a suffi d'une étincelle pour allumer le buisson ardent.

Toutes les vertus fortes qui ne sont point de son tempérament, elle ne les a point acquises, mais il s'est trouvé qu'à son insu elle les possédait, et elle est restée cependant la même femme qu'elle était : égale aux plus tragiques épreuves, elle ne s'est pas roidie ni efforcée. Quand on a fui, elle a demeuré. Je ne jurerais pas qu'elle n'eût point peur; mais elle n'a pas imaginé qu'on se puisse résoudre par peur. Les privations, qui étaient pour elle nouveauté, l'ont seulement divertie, elle s'est fait un jeu d'épargner quelques francs. Elle a appris à coudre, et la cuisine. Elle a servi des soupes, taillé de grossières chemises. Elle s'est assise au chevet des blessés et elle leur a souri avec embarras.

Elle est ingénue, elle a compris qu'entre les pauvres, les plus misérables sont ceux qui n'ont pas l'habitude, qui ne peuvent solliciter ni une aumône ni un salaire. Elle a fondé un ouvrage pour procurer discrètement du travail à des femmes qu'elle rencontrait hier dans la société, et qui lui disent : « Ne me reconnaissiez pas. » Le génie de l'organisation lui est venu. Elle a un crayon, un carnet, elle additionne, elle compte. Elle triomphe de la paresse des bureaux, brusque leur lenteur, obtient des commandes. Elle fait elle-même la livraison. On l'a vue attendre, cet hiver, deux heures, dans la neige, devant un magasin de l'intendance, et entrer, pour se réchauffer au poêle, dans la boutique d'un marchand de vin.

Elle songe parfois aux pompes du siècle et aux vanités de l'année dernière, et elle se demande : « Est-il bien nécessaire que tout cela recommence quand cette guerre sera finie ? »



« Ce n'est point par le cœur ni par les œuvres que s'est naturalisée FRICKA : elle a usurpé la qualité française, ou plutôt la cité parisienne, par la force; elle s'en est affublée légalement par le mariage. Mais elle n'a point changé d'âme en même temps que le ciel : née allemande, elle mourra dans l'impénétrabilité finale, et ses velléités de repentir ne la purgeront point.

Elle n'est pas seulement une Allemande, mais si l'on peut dire l'Allemande, ou l'Allemagne, la Germania. Elle est une personne métaphysique, un symbole, une idée, d'ailleurs amplement vêtue de chair. Elle est composée d'une âme et d'un corps, comme les femmes de tous les pays : elle en diffère par la proportion. Elle cumule les vertus domestiques attribuées à ses compatriotes, et comme l'on dit que les unes sont cuisinières, et les autres femmes de chambre, FRICKA, pour avoir le prix d'excellence, est ensemble femme de chambre et cuisinière. Elle n'écume le pot que d'une main; car elle a surtout ce qu'on appelle du sentiment.

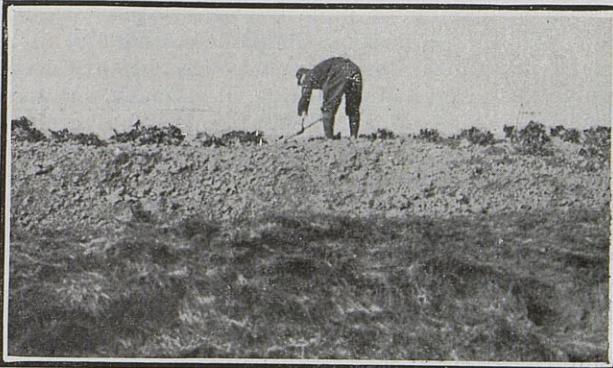
Bourgeoise, mais disciple et de Bismarck et de Nietzsche, elle a, comme parle Zarathustra en son jargon, le *vouloir de puissance*. Ce qu'elle a conçu de plus haut comme ambition, est de régner entre l'Opéra et la Chaussée d'Antin. Elle n'en dormait plus, comme le kaiser. Plus heureuse que lui, elle a pu tourner autour de l'Arc de l'Etoile ou même passer dessous, et dîner maintes fois chez Voisin. Il est vrai que son rêve n'était pas si aventureux que celui de Guillaume, mais il ne laissait pas d'être presque aussi militaire. FRICKA est une conquérante comme

L'Album de Guerre

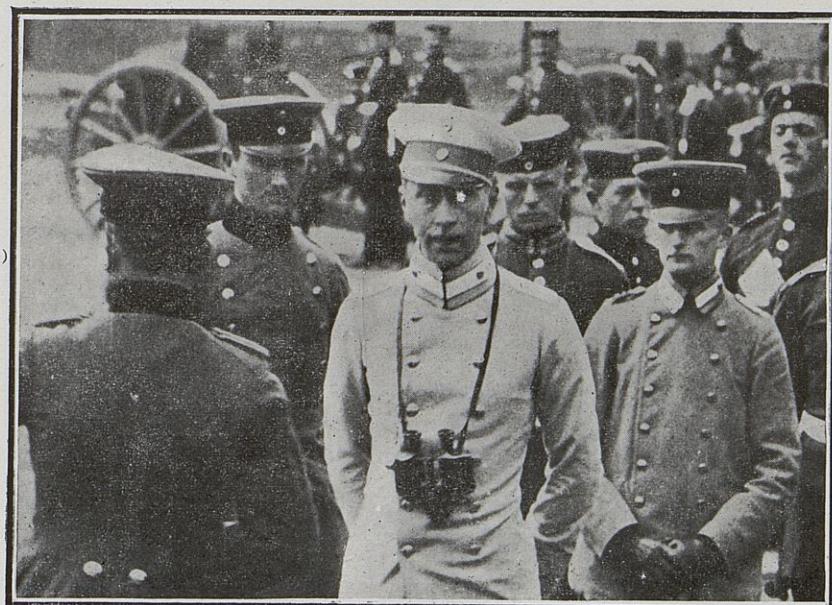
de LA VIE PARISIENNE



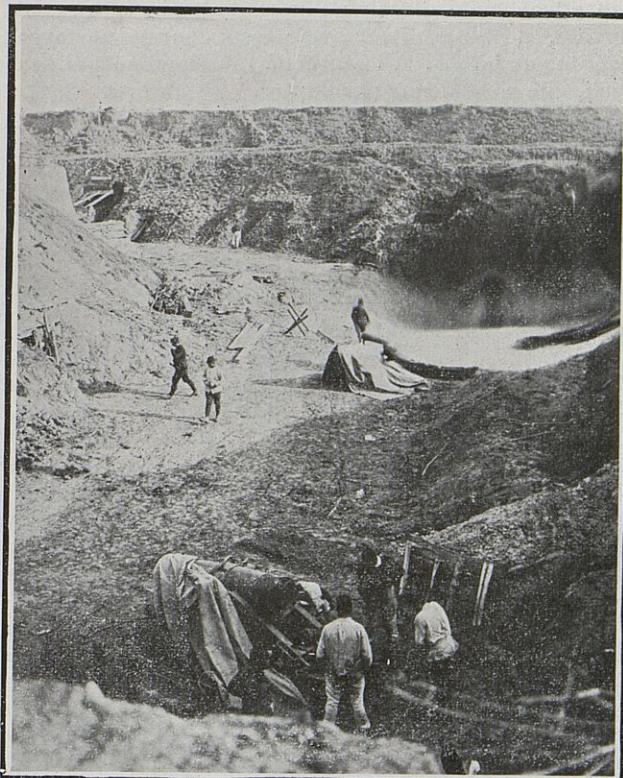
NOS SPAHIS ALGÉRIENS EN CHAMPAGNE



UN PAISIBLE CULTIVATEUR ? NON...
mais un artilleur dissimulant son abri sous des betteraves



LE KRONPRINZ SUR LE FRONT
photographie trouvée dans l'appareil d'un officier allemand prisonnier.



UNE BATTERIE DE 220 DANS UNE CARRIERE



SUR LES RUINES D'ARRAS
vue prise des décombres de l'hôtel de ville.



DANS UNE RUE DE HARBONNIÈRE (SOMME)
Comment on transporte les blessés arrivant du front.

les héros de Zola, ou, si l'on préfère, comme ceux de Balzac, qui montrent le poing à Paris, et disent : « A nous deux ! »

Elle n'a qu'un tour dans son sac, de même que les stratégies allemands ne connaissent qu'une manœuvre : l'enveloppement par les ailes. Une femme qui veut changer de camp peut toujours se faire enlever par l'ennemi; mais elle s'expose à de graves mécomptes si elle ne sait pas choisir son vainqueur. La naïveté de FRICKA fut de prendre au sérieux un homme agréable, à qui manquaient le scrupule et le sens de la vérité. Elle a bien accompli son rêve, mais qui n'a point cessé d'être un rêve. Elle a tenu dix années durant une de ces maisons cosmopolites comme il y en avait plus de mille, et la sienne, de surcroît, était louche. L'on y dinait à merveille; mais il faut croire que cela encore était une rêverie, puisque, dès la ruine de FRICKA et de son associé, ses convives ont subitement perdu le souvenir qu'ils se fussent régaleés chez elle cinquante-deux fois par an.

Une carrière internationale ne sera point permise, même aux femmes, tant que la paix universelle ne sera point assurée, et cette dernière chimère ne se réalisera pas de longtemps. La destinée de FRICKA est un exemple, son roman a une moralité. Quelle épave aujourd'hui que cette orgueilleuse, qui ne voulait point connaître les frontières, et aux yeux de qui il n'y avait pas plus de Rhin ni de Vosges que de Pyrénées ! Elle a des frères de sang et d'alliance, pour qui elle doit faire des vœux, des deux côtés de la barricade. Elle aime peut-être ses deux patries. Cependant, faute d'avoir un port d'attache et un seul, la voici errante, déchirée. Pour avoir trop changé de foyer, elle est réduite aux hôtels. A l'heure où tout homme qui pense prend parti, elle n'est même pas neutre.



« VIOLENTE m'a toujours fait songer à ces jeunes garçons qui doutent s'ils seront cochers ou généraux et s'ils conduiront un omnibus ou une armée, mais qui sont déterminés, en tout état de cause, à conduire n'importe quoi. Cette inclination est plus rare chez les filles; mais, comme d'autres naissent coiffés, VIOLENTE est née avec des galons.

C'est vraiment l'âme qui façonne le corps. Dès le temps de paix, et devant que l'on n'imaginât à quoi cela lui pourrait être utile, elle avait une stature de carabinier. Elle était amazone par anticipation. Son corsage, déjà puissant, bombait comme une cuirasse. Elle était belle à la façon de Bradamante, qui avait un frère qui lui ressemblait comme un frère.

Cependant elle s'irritait de ne trouver pas l'emploi de son courage. Comme tous ceux que les circonstances ne servent point, elle faillit verser dans la littérature. Cette vierge forte écrivit l'histoire d'une courtisane, où elle n'omit que les épisodes amoureux. Son ouvrage, au surplus, n'était point dépourvu de talent; mais tout cela n'était que hors-d'œuvre, et elle guettait une meilleure occasion de s'affirmer. S'affirmer est le mot propre, car VIOLENTE, ainsi qu'on l'a dit d'une autre femme et qu'on l'aurait pu dire d'elle plus justement, VIOLENTE manque d'angoisse. Enfin les clairons sonnèrent.

« Voici donc, pensa-t-elle, que mes temps sont venus »; et elle se réjouit dans son cœur; mais elle eut le tact de ne revendiquer point d'autres places que celles qui sont dévolues à son sexe, et elle se contenta de la charité, pourvu qu'elle y exerçât un commandement en chef. Elle ne fonda point une œuvre, mais plusieurs, qui étaient subordonnées les unes aux autres. Elle voit grand. Elle a un peu de complication dans l'intelligence, et le tronc ne lui suffit pas: il lui faut des branches et des succursales. On ne peut nier qu'elle fit de l'esbroufe, ni on ne peut nier que le colossal de son entreprise n'ait profité en fin de compte aux malheureux. C'est l'essentiel.

Que si elle a joui davantage de diriger que de faire le bien, c'est le secret de sa conscience et qui ne nous regarde pas. Il est sûr qu'elle a un immense appétit d'autorité, mais il serait plaisant que nous lui en fissions un reproche, quand nous ressassons à tout propos que l'autorité est ce qui nous manquait hier et nous sauvera demain. Elle est toujours à la tête de ses troupes, soit qu'on avance ou qu'on recule, et on l'a entendue

EN JOUE, CIGARETTE... FEU!



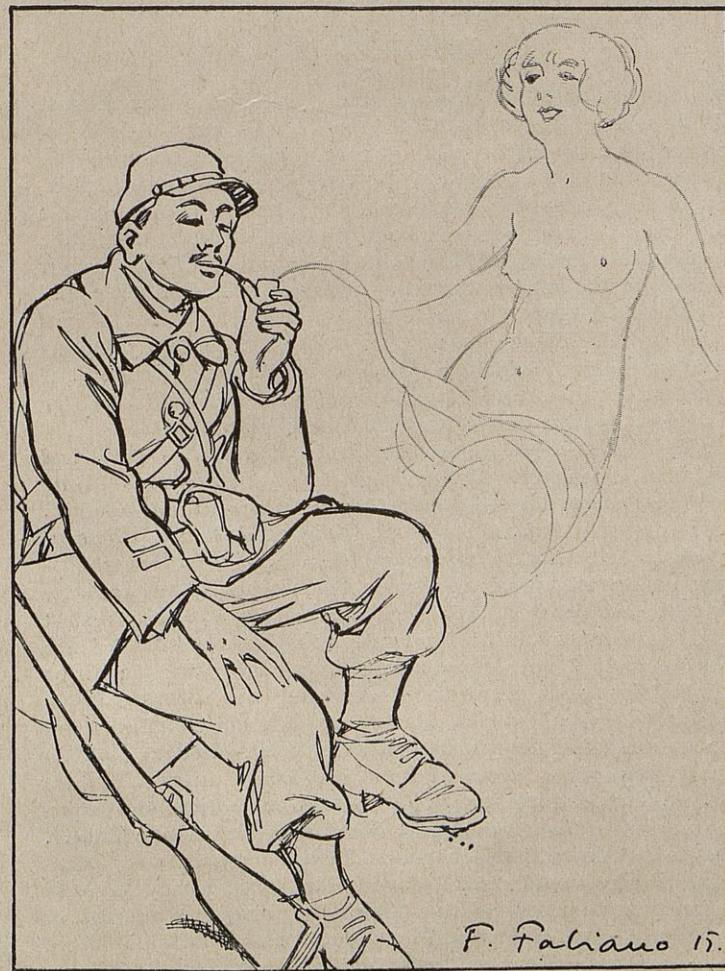
Il ne suffisait donc pas aux Parisiennes d'adopter la botte et la canne? Voilà qu'elles se mettent à fumer comme des sapeurs!



Une blonde cigarette, dans l'intimité du boudoir, c'était charmant...



Mais allons-nous voir les élégantes prendre goût au cigare, comme feu George Sand? Vos jolies lèvres, Mesdames, ne sont pas faites pour les havanes...



Et surtout, justes Dieux! laissez la pipe aux « poilus ! »

dire, le 30 août: *Fichons le camp*, du même ton martial qu'elle disait le 20: *Nous les aurons*.

Cette retraite fut un peu une retraite de Russie, bien que **VIOLANTE** eût emmené la cohorte de ses ouvrières dans une province du Midi de la France où règne un éternel printemps. Elle leur donna même le divertissement d'un pèlerinage, et les gens qui pensent mal ne laisseront point d'en faire des gorges chaudes; mais **VIOLANTE** eut l'esprit de ne tenir point rancune aux rieurs, qui en conséquence ne rirent plus, quand elle revint à Paris avec son régiment. Elle est donc française et, par le temps qui court, c'est une enseigne qui couvre tout.

Elle est une force, et nous n'en devons négliger ni diminuer aucune. Elle donne sur les nerfs, mais elle commande (puisque c'est son verbe) la sympathie. Enfin, elle est une de ces personnes, pour parler le langage de nos alliés anglais, avec qui on peut secouer les mains.

THÉOPHRASTE II (1).



Une lettre du front. Je vous la donne telle que je l'ai reçue. Elle est écrite sur des feuillets au dos desquels se trouvent encore certaines indications pour rectifier le tir d'un 75. Si ce billet venu des tranchées, des vraies tranchées qu'éventent les obus et qu'arrosoft les balles, si cet héroïquement frivole billet ne vous attendrit point, c'est que vous avez peu d'imagination, ô mes belles amies! Lisez donc; je copie :

« Le permissionnaire n'est guère attiré par le Paris du temps de guerre. Il goûtera au contraire infiniment les joies du *home*, et un dîner intime en tête à tête avec madame lui semblera la chose du monde la plus délectable.

« Le smoking, alors, lui paraîtra commode et infiniment léger. Il contemplera, radieux, la nappe blanche parsemée de fleurs légères, sur laquelle sont bien alignés les fins cristaux, l'argenterie, les couteaux (des couteaux de table!) et même un couteau à poisson!!) et il s'apprêtera à faire le plus grand honneur au menu soigné et délicat.

« Pour compléter la fête, il faut à madame, qui est jeune et jolie, une exquise toilette intime faisant valoir tout l'éclat de sa beauté à la lumière tamisée et rose. Et voici cette toilette : robe de tulle blanc plissé, retenu à la taille par un large ruban cerise, le tulle dépassant légèrement le ruban en haut. La jupe large en bas, et assez courte pour bien découvrir le pied nu dans des sandales genre antique, à talons Louis XV dont les rubans cerise s'enroulent autour de la jambe jusqu'à hauteur du mollet.

« De corsage, point. Deux bouillonnés de tulle blanc, infiniment légers, placés au-dessus de la ceinture, viendront simplement taquiner la pointe des seins. Le buste nu s'élance hardiment hors de la haute ceinture, sans que la moindre bretelle vienne alourdir ou déparer la pureté des lignes des épaules, des bras ou du dos. Et ce soir, pour aider madame à se « déshabiller », monsieur n'aura qu'un geste à faire pour dénouer la haute ceinture qui tient la robe



(1) Ayant appris que le pseudonyme *Théophraste* appartient à un des maîtres illustres de notre littérature, M. Paul Hervieu, qui n'a aucune part à la rédaction des *Caractères français*, nous nous sommes empressés de modifier la signature de ces articles.



diaphane. Car cette robe légère ne comporte évidemment pas plus d'agrafe que de dessous, elle n'est tenue par derrière que grâce à un nœud « qu'on fait soi-même ».

« Enfin, pour terminer une si jolie toilette, madame ne cherchera guère d'autre parfum que celui des mignonnes fleurs naturelles d'héliotrope piquées ça et là dans les plis de la jupe.

« Un peu risqué, me direz-vous, le joli costume? N'oubliez pas qu'il est fait pour un tête-à-tête, et que les permissions sont rares en temps de guerre... »

« P.-S. — Les ratures sont imputables aux obus boches. N'y prenez pas plus d'attention qu'il ne faut, ça n'en vaut pas la peine. »

Des paquets, des paquets, voilà, femmes charmantes, ce qu'il vous faut être cet automne.

Quelle est la recette, cependant, pour paraître un paquet? Voici : vous prenez une jupe courte, mais excessivement courte, plus courte encore que ça, enfin une jupe comme on en faisait pour les petites filles vers 1887. Vous choisissez pour ce cotillon une étoffe aussi épaisse que possible, une étoffe tout ce qu'il y a de plus « campagne d'hiver », et vous recommandez au grand artiste chargé des soins de votre habillement — c'est votre couturier que je veux dire — vous lui prescrivez avec la dernière énergie de froncer outrageusement à la taille cette cotte déjà grosse à faire peur, vu son poids et sa densité.

La jaquette, maintenant : vous la voudrez assez courte, avec d'innombrables godets sur les hanches, et de cette même étoffe épaisse d'un demi-centimètre au moins. Ainsi vêtue, je vous promets bien que vous aurez l'air d'un vrai paquet, bien carré...

Néanmoins, attention! Des paquets, tant que vous voudrez : toutefois, il ne s'agit pas de sembler rondes, ni grasses, ce qui est infâme, ni dodues, ce qui déshonore positivement une femme un peu soucieuse de son aspect. Aussi, au-dessus de la jupe comme taillée à coup de serpe dans du bois, et sous la jaquette faite pour arrêter une balle dum-dum, vous aurez une haute, très haute ceinture drapée, enserrant étroitement votre taille divinement élancée, adorablement svelte.

Bref, vous donnerez l'impression d'une sorte d'écorce en drap énorme, fruste et dur à faire peur, sous laquelle on devinerait que se meut une anguille — une anguille montée sur deux pieds étroits et deux chevilles sèches, soutenant des mollets placés si haut qu'on en voit la naissance à peine. Et pourtant, elle est vraiment plus large que longue, votre jupe de bois.

Avez-vous une pèlerine? Il vous en faut une, c'est tout à fait la saison. La pèlerine convient à merveille aux fins brouillards de l'automne qui naît, à l'or qui point sur les arbres et aux feuilles mortes, qui tourbillonnent à l'entour avec bien de la grâce.

Si vous êtes aux champs, ce que je vous souhaite, comment traverserez-vous la cour et les parterres, à moins de pouvoir jeter à toute minute ce vêtement sur vos épaules? Il est toujours là, sur un fauteuil, sur un meuble : on le prend, on le quitte... Au Bois aussi, le matin, la pèlerine sera pour passer les heures les plus tièdes et les plus tendres du jeune octobre.

Il vous la faut suffisamment longue, d'étoffe fourrue et qui tienne la pluie. Qu'elle soit assez ample, enfin, pour pouvoir abriter le bras, la main frémissante et le beau galon neuf de votre



amoureux : l'automne, vous le savez, est la saison de toutes les plus folles, les plus tendres et les plus patientes amours. Obéissez à la saison.

IPHIS.

CHOSES ET AUTRES

On a fort épilogué dans les journaux sur le cas d'un certain Villeroy qui s'était fait naturaliser prussien par intérêt ou pour la commodité de ses affaires, et aussi pour obtenir le *Von*. Drôle de goût! Il y a particule et particule. Enfin, il aimait mieux le *von* que rien, et dès qu'il l'a obtenu, il a laissé courir le bruit qu'il descendait du maréchal.

Un de nos confrères demande, sur un ton frémissant, comment ce Villeroy avait pu se faire admettre dans plusieurs grands cercles. Eh! c'est qu'en ce temps-là, on ne savait pas qu'il y aurait la guerre. Il ne manque même pas de personnes qui ne savent pas encore qu'on l'a.

Notre même confrère ajoute : « L'Automobile-Club assure qu'il a obligé Villeroy à donner sa démission; mais le nom figure toujours à l'annuaire. »

La Vie Parisienne, qui a ses entrées partout et n'a encore été mise à la porte de nulle part, se trouve en mesure de rectifier quelque peu cette information. Si le nom de Villeroy figure à l'annuaire du cercle, c'est que la dernière édition date de 1913, et M^e de Thèbes elle-même n'aurait pu prédire alors à Villeroy son expulsion prochaine. Nous doutons d'autre part que l'Automobile-Club assure avoir mis ledit Villeroy en demeure de donner sa démission, attendu qu'on l'a purement et simplement rayé. Il y a même eu affichage — précisons — dans le grand cadre du salon d'entrée, et le placard qui annonçait la radiation de Villeroy (Nicolas), sujet allemand, voisinait avec trois grandes feuilles blanches où sont inscrits en belle ronde les noms des trente et un membres du club cités ou décorés, des vingt-cinq membres blessés, et des dix-neuf membres tombés au champ d'honneur.



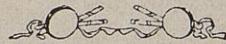
Pas de paix boîteuse, nous sommes tous d'accord là-dessus, mais la paix reviendra un beau jour, et il est aussi utile de la préparer que de préparer la guerre; nous perdrions presque tous les fruits de la guerre si nous ne préparions pas la paix. Beaucoup de gens s'y emploient, industriels, commerçants: l'industrie et le commerce ne sont pas tout, et M. Paul Bastier est dans son genre un excellent préparateur de la paix; il invente contre la *déformation de la langue et du goût français*, il nous indique notre devoir de les défendre. Il a raison; l'on a pu dire qu'une science est une langue bien faite, l'on pourrait dire aussi justement qu'une patrie est une langue bien faite, et l'argument le plus probant que nos censeurs eussent dû alléguer de notre prétendue décadence était notre langue défaite.

M. Paul Bastier se gendarme contre l'abus des locutions étrangères, employées plus ordinairement par des gens qui ne savent ni l'allemand, ni l'anglais, ni le français bien entendu. Il est sûr que *Batignolles-Hôtel*, *Vaugirard-Palace*, *Modern-Collection*, *Select-Bibliothèque* sont des façons de parler ridicules; mais ce ridicule les préserve d'être bien dangereuses. Le vrai péril est cette mode incroyablement stupide qui s'est introduite depuis tantôt quarante ans dans la société dite bonne société, et qui défend aux gens comme-il-faut de parler comme il faut sous peine de passer pour des poseurs. Jadis, dans la plus petite bourgeoisie, un père reprenait son fils quand il faisait une faute de syntaxe ou faussait le sens d'un mot. La plupart des pères seraient bien empêchés aujourd'hui de donner à leur progéniture ces petites leçons quotidiennes; mais ils pourraient se dispenser de gronder quand, à la table de famille, on parle autrement que charabia. Jean Racine blâma Louis Racine d'écrire *recrutement* (il n'avait point tort). Sans pousser le purisme jusque-là, on peut se demander par quelle aberration prodigieuse nous avons oublié depuis près d'un demi-siècle que le langage décent est une partie de la civilité puerile et honnête. On apprend aux petits enfants à ne pas se moucher

dans leurs doigts, on ne leur apprend point qu'ils ne doivent pas dire *je m'en rappelle* ou *je vous cause*. La première de ces incongruités est cependant beaucoup moins grave que l'incongruité du langage; car de toute manière, et même si les parents n'interviennent pas, les petits garçons renonceront spontanément à se moucher dans leurs doigts dès leur première maîtresse, et les petites filles dès leur mariage; au lieu qu'ils continueront les uns et les autres toute leur vie de dire *je vous cause* ou *je m'en rappelle*. Qui les distinguera de leur portière s'ils s'expriment comme elle? Et encore je ne rends pas justice à la portière, car l'argot du peuple est presque toujours d'un bon français, au lieu que l'argot des gens du monde n'est rien du tout.

Le français est une langue vivante, Dieu merci, et quand une langue est en train de vivre elle n'a d'autre règle que l'usage, le bon usage. Les académies elles-mêmes n'y peuvent rien, et l'Académie française n'a été fondée en effet que pour contrôler et fixer le bon usage. Mais où est aujourd'hui le bon usage? Parlez proprement, vous ferez sourire, et, qui pis est, vous ne vous ferez pas comprendre. Rien n'est si curieux, et triste, qu'une représentation de Marivaux à la Comédie. Il est sensible que les spectateurs n'entendent pas une réplique sur quatre. Un écrivain de métier, qui a le respect de sa plume, s'aperçoit qu'il désapprend le français un peu tous les jours s'il a l'imprudence de trop bavarder avec ses contemporains; il est obligé de recourir au dictionnaire, et il écrit le français comme une langue morte.

Il faut combattre l'ignorance du vocabulaire et de la grammaire, qui est devenue effrayante même chez des hommes qui ont leurs grades; mais il faut combattre surtout le snobisme imbécile du mauvais langage familier. Le seul moyen d'en venir à bout est de le remplacer par un snobisme contraire. Voilà pourquoi cette grave question du parler français regarde un peu la frivole *Vie Parisienne*, qui se pique d'être de bonne compagnie. Elle ne manquera pas une occasion de rappeler que parler bien notre langue nationale a toujours été un devoir, et est aujourd'hui, de surcroit, un devoir patriotique.



Simple coïncidence. (Authentique.)

Au conseil de révision :

LE MÉDECIN-MAJOR. — Faites entrer le premier homme.

L'INFIRMIER appelle. — Adam!

Et il entre, tout nu.



Ceux qui meurent quelques mois trop tôt.

L'autre semaine, c'était le clairon Rolland, du 8^e chasseurs d'Orléans, le héros de Sidi-Brahim. Le soixante-dixième anniversaire de sa belle action tombait vendredi dernier. Le 23 septembre 1845, Abd-el-Kader avait attiré nos troupes dans un guet-apens, massacré des centaines d'hommes, quatorze se battaient encore, et Rolland, deux fois blessé, sonnait toujours. Abd-el-Kader le fit enlever, lui dit :

— Sonne la retraite.

Il sonna la charge.

On l'a raconté bien des fois; sans renouveler la querelle des anciens et des modernes, il faut bien reconnaître qu'il n'y a rien de si beau dans Plutarque. Mais les plus superstitieux en conviennent. Un professeur de l'Université, ébloui par l'héroïsme des Rollands de 1915 écrivait dernièrement :

« C'est la faillite de l'antique. »



Depuis que la seconde année de la guerre a commencé, maints journaux ont pris l'habitude de reproduire au jour le jour les communiqués de l'année dernière. Nous sommes surpris en les lisant d'observer comme ils étaient sobres, mais sincères, exacts, et même complets. Il est curieux que la clarté de ces petits bulletins ne nous apparaisse qu'au bout d'un an. Est-ce un effet inévitable de la perspective? Nous ne leur avons pas toujours rendu justice. Nous nous sommes plaints notamment que l'on nous laissât ignorer que la victoire de la Marne fut une victoire. Or les pièces authentiques sont là : le grand mot a été officiellement prononcé le jour qu'il devait l'être. On

nous avait donné les jours précédents tous les détails que la prudence permettait. On nous a indiqué ensuite toutes les étapes de la déroute allemande, et l'on nous a bel et bien parlé d'une poursuite sans exemple. Où donc avions-nous la tête? Nous regardions pourtant les cartes; nous y pouvions mesurer l'immensité du front et l'ampleur de nos reprises. Sauf quelques particularités de l'action, nous ne savons rien de plus aujourd'hui; il nous a fallu tout un an pour prendre conscience.

Les Allemands auraient pu, et ils auraient bien voulu profiter de cet étrange phénomène psychologique pour escamoter notre victoire; mais, outre qu'un événement de cette importance ne s'escamote pas facilement, ils sont, grâce à Dieu, grâce à *notre* Dieu, d'une lourdeur et d'une maladresse incroyables. On reproduit, en même temps que les nôtres, leurs communiqués, dont l'impudence et la sottise passent l'imagination. Quand ils reculent, nous savons à quelle allure, ils annoncent que leur situation devant Paris est toujours favorable, et qu'ils n'ont perdu pas un homme ni une mitrailleuse, mais qu'ils ont pris en revanche cinquante canons, point cinquante et un ni quarante-neuf : le compte rond. Leur embarras est visible, leur mauvaise humeur manifeste. Ils accusent beaucoup mieux notre triomphe par leurs dénégations absolues que nous-mêmes par nos affirmations discrètes.

N'empêche que nous avons eu grand'raison de célébrer l'anniversaire. Bien que nous l'ayons fait sans esbroufe, cette commémoration a eu l'effet inespéré d'obliger la presse la plus pangermaniste aux aveux. La *Post* elle-même reconnaît que l'an dernier à pareille époque, nous avons, grâce à la supériorité numérique, obligé nos ennemis de reculer et d'opérer une retraite, qui est d'ailleurs une merveille. Vous direz à cela que le public allemand a bien dû s'en apercevoir, et que, s'il a gobé en 1914 que la retraite était une simple mesure prophylactique, il doit savoir en 1915 que le choléra ne sévit plus à Paris. Mais les Allemands ont la tête carrée : quand ils y ont quelque chose, il est malaisé de le leur en retirer : le plus difficile est encore de le leur mettre, si j'ose m'exprimer ainsi. Je me demande pourtant quel effet cela doit leur faire s'ils relisent aussi leurs communiqués de septembre 1914 et s'ils les comparent aux articles de septembre 1915.

Il est vrai qu'on leur cuisine une drôle de sauce pour faire passer le poisson. Le récit de la *Post* est plein de perles (excusez, cher lecteur, l'incohérence des métaphores ; Shakespeare s'est permis bien d'autres hardies). Nous aurions, dans ce collier, ou plutôt dans ce sautoir, l'embarras du choix; mais la perle du milieu est sans doute celle-ci :

« D'après le plan de Joffre (ils le connaissent?) les trois armées de Maunoury, Foch et Franchet d'Esperey devaient atteindre Château-Thierry. Les deux premières y parvinrent. L'habile manœuvre de Klück empêcha la troisième de s'y rendre... »

Cela n'est déjà pas mal; car, en fin de compte, qu'est-ce que les Allemands ont gagné à être chassés de Château-Thierry par deux armées, au lieu de l'être par trois? Mais écoutez la suite :

« Dans ces conditions l'on ne saurait parler d'une victoire de la Marne, mais seulement d'un succès local, qui s'est prolongé, il est vrai, pendant un an... »

Ici, vous conviendrez que la bêtise touche au sublime! Que le ciel nous donne souvent des succès, même locaux, qui intéressent toute l'étendue de notre front et qui se prolongent un an! Et nous, qui croyions que la bataille de la Marne avait duré six jours! Un an! C'est vraiment la bataille la plus longue de l'histoire.

« Que les Français attendent (continue la *Post*) pour élever un monument à l'endroit où les armées allemandes firent demi-tour. »

Qu'ils attendent quoi? Encore un an?

« Il se pourrait qu'avant peu les armées allemandes s'emparent de ce monument. »

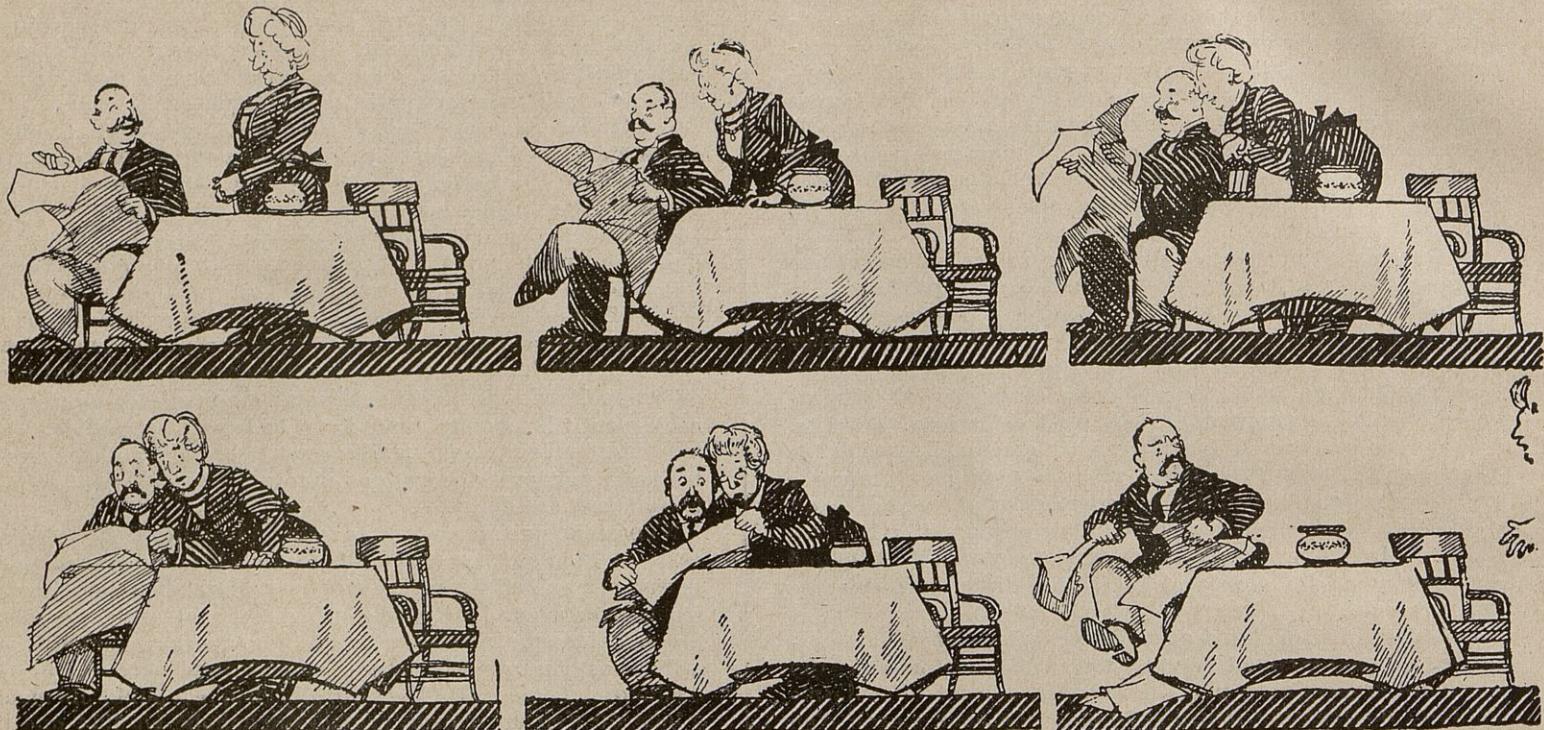
Penses-tu? Mais l'auteur anonyme de l'article, trop soucieux d'arrondir sa dernière phrase, ne s'est pas avisé que la chute de l'avant-dernière était fâcheuse : « ... l'endroit où les armées allemandes firent demi-tour. » Demi-tour par principe, évidemment. Et cependant ils annonçaient :

« Notre situation sous Paris est toujours favorable. »

A force d'être favorable... Mais je ne vais pas vous citer le sonnet du MISANTHROPE!

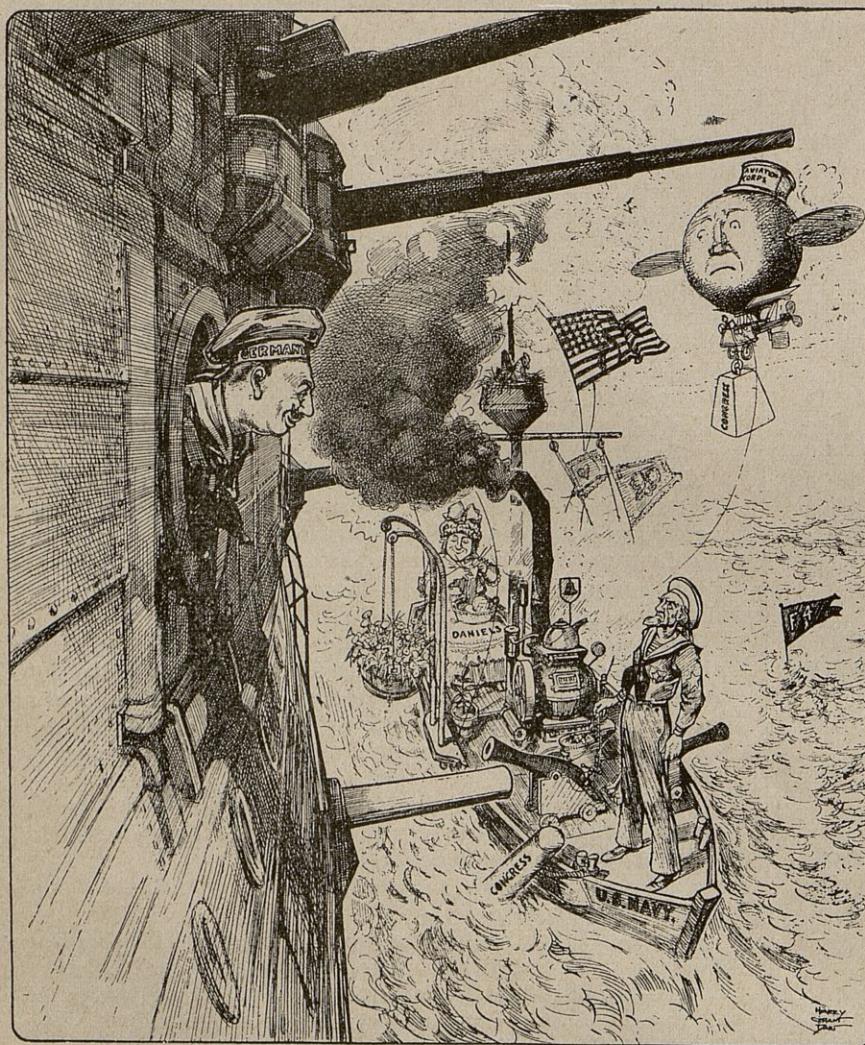
LA GUERRE A COUPS DE CRAYON

PETITE REVUE DE LA CARICATURE ÉTRANGÈRE



UN « COMMUNIQUÉ » PASSIONNANT, TRAGI-COMÉDIE CONJUGALE EN 6 TABLEAUX

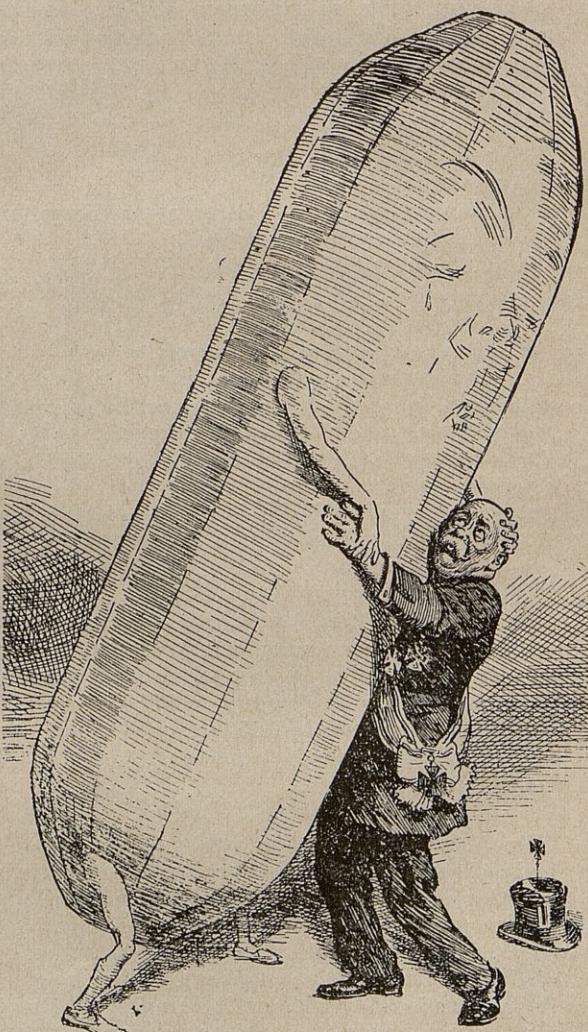
(*The Bystander*, de Londres.)



GARE AUX MOUTONS ENRAGEÉS!

JONATHAN, à GUILLAUME. — Prenez garde : je vais me mettre en colère. Et si je me fâche, je vous bombarderai !

(*Life*, de New-York.)



LE RETOUR DU BALLON PRODIGUE

LE COMTE ZEPPELIN. — Où avez-vous été, mon enfant ?
LE DIRIGEABLE. — A Londres, papa, faire la bombe.

(*Punch*, de Londres.)

SEMAINE FINANCIÈRE

L'approche de la liquidation a ramené un peu d'animation en Bourse, cette liquidation du 30 septembre n'est certainement pas étrangère à cette légère reprise d'activité. D'autre part, l'annonce des succès russes en Galicie a eu naturellement pour conséquence un réveil du marché des valeurs moscovites.

Le 3 0/0, un peu plus lourd, reste cependant à un cours qui est voisin du prix auquel on présume qu'il sera admis comme souscription au futur emprunt. Cette perspective a arrêté net la baisse du 3 0/0. On ne peut que s'en réjouir et y voir, en outre, la preuve que le public accueille avec faveur le projet du ministre, c'est-à-dire l'échange du 3 0/0, à un prix déterminé, contre du futur emprunt, mais avec accompagnement d'une souscription espèces, dans une proportion à établir.

Les actions de nos grandes compagnies de chemins de fer, qui avaient été assez sensiblement déprimées dans les semaines précédentes, ont manifesté, plusieurs du moins, quelque tendance à une reprise.

E. R.

PARIS - PARTOUT



Moulin de la Chanson. Directeur, Emile Wolff. — Tél. Gut. : 40-40.

Les chansonniers, les vrais, les bons,

Ceux qui sont « gloire » sur la Butte,

Sont au Moulin de la Chanson, Ce moulin qui du rire blute! Vincent Hyspa; Paul Marinier, Georges Arnould et Folrey Jacques, — Et Gros, crayon primesautier — Tous gais comme cloches de Pâques! Robert Clermont... et puis encor Andrée Berteuil et Weill (Alice), Musidora toute malice, Jouent la revue *Elle est en or!*

Jeudis, dimanches et fêtes, matinées à trois heures.

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — SPLENDID-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

BEAUSOLEIL (Alpes - Maritimes). — CASINO MUNICIPAL. Music-Hall, Comédies, Jeux divers.

CANNES. — HOTEL GONNET. L. Daumas, prop., premier ordre.

CANNES. — HOTEL SUISSE. Quartier du Cercle Nautique. A. Keller.

CANNES. — GALLIA PALACE. Ed. Smart, directeur.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. J. Calvini, directeur.

CHATEL-GUYON (Puy-de-Dôme). — SPLENDID-NOUVEL HOTEL.

FUMADES (LES) (Gard). — GRAND HOTEL Casino-Cercle.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, 1^{er} ordre. Garage.

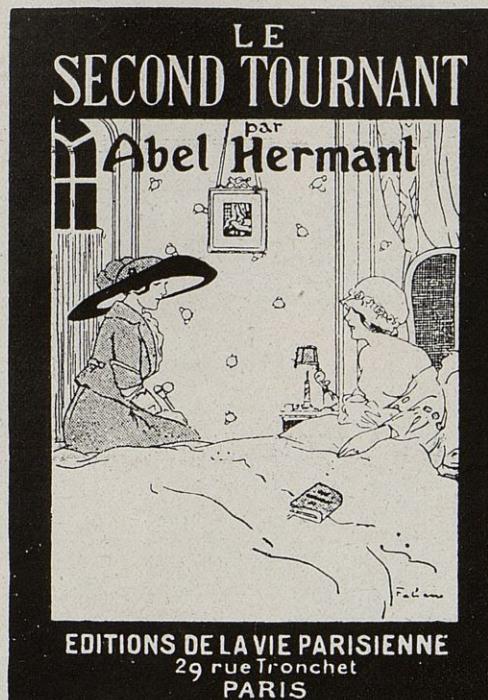
MONTE-CARLO. — HOTEL DE PARIS. Grand confort moderne.

NICE. — HOTEL D'ANGLETERRE. Grand confort moderne. Ouvert toute l'année (prix de guerre).

SAINT-CLOUD. — PAVILLON BLEU. Vue unique sur le parc.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE HOTEL. Maison 1^{er} ordre. Téléphone 786.

VICHY. — HOTEL ET VILLAS DES AMBASSADEURS, sur le Parc; tout premier ordre.



EDITIONS DE LA VIE PARISIENNE
29 rue Tronchet
PARIS

Pour recevoir ce livre franco par la poste, envoyer 3 fr. 50 à M. le Directeur de *La Vie Parisienne*, 29, rue Tronchet, Paris.

Bibliothèque des Curieux

4, rue de Furstenberg, Paris.
Ses collections : Maîtres de l'Amour, 7 fr. 50 ; Coffret du Bibliophile, 6 fr. ; Romans humoristiques, le volume 3 fr. 50 ; etc., etc. — Catalogue illustré sur demande.

MISS RÉGINA Soins d'Hygiène. American manuc. Spéc. p. dames. M^e de 1^{er} ord. 18, r. Tronchet, 1^{er} à dr. s. entres. (10 à 7). Madeleine.

Massothérapie BAINS et BAINS de VAPEUR. 4, rue Duphot (pr. la Madeleine).

Hygiène et Beauté pr. les Mains et Visage. M^e GELOT, 8, r. Port-Mahon (place Gaillon).

M^e ANDRÉE LEÇONS ANGLAIS et RUSSE 13, r. des Martyrs, esc. dr., 2^e ét. (10 à 7)

MANUCURE HYGIÈNE. Nouvelle Installation. Miss DOLLY-LOVE, 6, r. Caumartin, au 3^e. 9 à 7)

Soins d'Hygiène Tous renseig. mondains. M^e HENRY, 2, rue Biot, 3^e ét. (pl. Clichy) 11 à 7.

M^e JAHNE MANUCURE, 34, rue de Douai escalier de dr., au 2^e. (Nom sur porte.)

Miss GINETT'S AMERICAN MANUCURE SOINS D'HYGIÈNE 13, rue de la Tour-des-Dames (entres. dr) Trinité (10 à 7).

BAINS-HYGIÈNE CONFORT MODERNE M^e DERIAC 45, r. Fontaine (2^e ét.).

A RETENIR
La LIBRAIRIE des DEUX GARES
78, Boulevard Magenta, Paris.
Envoi franco sur demande du Catalogue de Livres.

MARIAGES RELATIONS MONDAINES ; 4^e année. M^m MORELL, 25, rue de Berne (2^e g.).

M^m ROBERT HYGIÈNE. SOINS SCIENTIFIQUES. Prix de guerre. 14, r. Gaillon, 3^e ét.

HENRY FRERE & SŒUR. Renseig. mondains. 148, r. Lafayette (2^e ét. à g.) Même dim. et fêt.

Miss MOLLIE SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE. 21, rue Boissy-d'Anglas (Madeleine)

SOINS D'HYGIÈNE Manucure, Bains. 19, rue Saint-Roch (Opéra).

MARIAGES RELATIONS MONDAINES. Renseig. grat. M^m VERNEUIL, 30, r. Fontaine (1^e ét. g.).

GRAVURES GALANTES de GERNA. Séries à 5, 10 et 20 fr. Librairie du Progrès, 7, Traversia Relax, MADRID (Esp.).

LYETTE de RYSS MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE Elegante installation. 130, rue de Tocqueville, 3^e à gauche (11 à 7).

Soins d'Hygiène ET DE BEAUTÉ. M^m REINE, 42, rue Coquilliére, 2^e ét. (1 à 7).

BAINS HYGIÈNE. MANUCURE. PÉDICURE. (Confort moderne.) 41, rue Richelieu. (Entresol.)

SOINS D'HYGIÈNE, FRICTIONS, par Dame dipl. M^m DUNENT, 66, r. Lafayette, 1^r sur ent. (10 à 6).

Miss THIRTEEN MANUCURE spéci. pour dames. Soins d'hyg. 31, r. Labruyère, 1^r à dr.

ANGLAIS et PIANO par JEUNE DAME (1 à 7 h.). JANET, 5, r. Lapeyrère, 3^e face, N.-S.J. Joffrin.

Miss MAUD MANUCURE ANGLAISE, Soins d'Hygiène. 48, rue Rochechouart (entresol).

M^m Jane LAROCHE Renseign. artist. et mondains. 63, r. de Chabrol (2^e ét. gauc.).

M^m BOYE Expert. MANUCURE ANGLAISE. Unique en son genre. 11 bis, r. Chaptal, 1^e à g.

CURIOS Chercheurs, Erudits, Dames et Messieurs, demandez ENIGMAS, qui vous intéressera. F° ss pli clos: 0.35. Ec. Walter RIGG, 70, r. de Ponthieu, Paris.

MANUCURE dipl. Spéc. p. dames. Secret beauté. Se rend domic. Ec. M^m TALIBART, 107, r. de Sèvres

Miss MOHAWK de NEW-YORK. MANUCURE et Exp. angl. 27, r. Cambon, 2^e ét. (1 à 7).

Miss DAISY ANGLAIS. Uniq. en son genre. Rens. mond. 48, r. Dalayrac, entresol, 2 à 7 (Opéra).

Lady EDWIG MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE 4, r. Marché St-Honoré (ap.-midi) Opér.

SOINS D'HYGIÈNE M^m DARCY 18, rue Cadet, 2^e ét. (10 à 8).

M^m Andrey MANUCURE ANGLAISE Méthode unique. 47, r. d'Amsterdam, 2^e à g. Dim. et fêtes.

JANE FRICTION. Méthode anglaise, par Experte 7, Faub. St-Honoré, 3^e (Dim. et fêtes.)

ENGLISH Manucure, spéci. p. dames, 65, r. de Provence. Mais. 1^e ord. ang. Ch. - d'Antin. Se rend à dom.

MARIAGES Relations mondaines, Renseignements. M^m TELLE, 9, rue Brey (Etoile).

Soins d'hygiène FRICTIONS. Méthode ang. M^m LÉA, 32, rue Pigalle, 1^e. Dim. et fêtes.

BEAUTÉ MANU. SOINS D'HYGIÈNE. M^m VILLA (1 à 7), 14, r. St-Honoré (entres. dr) Eng. sp. Parl. ital.

Manucure PÉDICURE. Tous Soins d'Hygiène. M^m HENRIET, 11, r. Lévis (Villiers) et à dom.

PÉDICURE MANU - BAINS. Belle installation. M^m NOELY, 5, cité Chaptal, 1^e à dr. (9^e art.)

HYGIÈNE Nouvelle installation. BAINS. (2 à 6 h.). M^m ROCCHI 4, r. Turgot, esc. A, r. ch. dr.

JEAN FORT, Libraire Éditeur à PARIS 71-73, Faubourg Poissonnière, envoie gratuitement sur demande son dernier Catalogue.

LA VIE PARISIENNE

LA GUERRE EN DENTELLES

Dessin de G. Léonnec.



PRÉPARATIFS DE CAMPAGNE : DES CARTONS, DES MUNITIONS !